

HASSAN, LE JEUNE SYRIEN

« *Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir* ». Ce hallier fait partie d'une parcelle forestière plus importante, une véritable « jungle », jouxtant la cité ouvrière. La perspective de s'aventurer dans ses entrelacs n'est jamais venue à l'esprit des riverains et des promeneurs.

Cette forêt se développe sur cinq hectares environ, jusqu'à une petite maison actuellement délabrée et squattée. Elle est séparée des immeubles et de la zone de stationnement des véhicules par une clôture grillagée, hérissée de fils de fer barbelés, suffisamment haute pour dissuader tout intrus qui caresserait l'idée de pénétrer par ce côté-là. En bordure, sur une dizaine de mètres de profondeur, s'étale une décharge. On y trouve toutes sortes de débris jetés par-dessus l'enceinte, au lieu d'être déposés aux endroits appropriés. Il est évident que le respect de l'environnement n'est pas la priorité de certains résidents. Comme toujours, un minimum de civilité serait très apprécié par la majorité silencieuse des occupants de ces logements à loyer modéré construits après la deuxième guerre mondiale.

Cette zone, située en périphérie de l'agglomération, n'est jamais nettoyée, ni débarrassée des encombrants qui servent de refuge à une multitude d'animaux: rats, serpents, lézards, couleuvres et autres reptiles. La priorité de la mairie est axée sur la propreté du centre ville et des périmètres résidentiels. Ce quartier ouvrier est laissé pour compte, oublié des édiles en place qui préfèrent donner satisfaction à leurs électeurs, en les flattant par des actions purement clientélistes.

L'emplacement est convoité par des promoteurs en mal de réalisations immobilières, sources de juteux profits. Mais il n'est pas à vendre. Le règlement d'une succession complexe, en raison de nombreuses indivisions non dénouées, n'est pas encore clos. De plus, la recherche des héritiers, certains expatriés à l'étranger, se poursuit, ce qui retarde d'autant l'identification des propriétaires actuels.

Il est impossible de se frayer un passage dans ces taillis non entretenus depuis des décennies. Quelques arbres centenaires s'élancent vers le ciel, au-dessus des fourrés inextricables, semblant narguer les petits arbustes qui courbent l'échine à leurs pieds. La végétation s'est

approprié les lieux de façon désordonnée. Des arbrisseaux luttent pour leur survie au milieu des ronces, ajoncs et autres épineux qui ont envahi le moindre intervalle libre. Cet enchevêtrement tentaculaire se présente comme un obstacle infranchissable. Aussi, personne ne s'aventure dans ce labyrinthe végétal. Personne jusqu'au jour où Hassan a réussi à y pénétrer.

Hassan est un jeune Syrien de dix ans, aux cheveux naturellement bouclés, au teint cuivré, aux lèvres ourlées et au regard noir intense à travers ses yeux ombrés de longs cils recourbés. Il habite la cité avec ses parents. Ils ont fui la guerre qui fait rage dans leur pays et sont arrivés en France il y a deux ans. Sa mère Aïcha fait des ménages dans la journée et son père Elias travaille à l'usine. La mairie a octroyé un logement social convenable à la famille, dès lors que deux salaires peu conséquents, mais deux salaires tout de même, garantissent le règlement du loyer.

La scolarisation de l'enfant se déroule dans des conditions assez difficiles, parfois douloureuses. Les débuts surtout furent chaotiques. Pour autant, les progrès accomplis dans les domaines étudiés sont manifestes. Hassan affiche une volonté farouche pour apprendre. Sa mère et son père suivent par ailleurs les cours du soir, pour acquérir les rudiments de la langue française. Leur fils les aide de son mieux dans cet apprentissage, avec une fierté non dissimulée.

L'épisode de l'accueil glacial réservé par certains élèves, le jour de la rentrée à l'école du quartier, est toujours ancré dans la mémoire du jeune réfugié. Le comportement irrationnel de Julien en particulier, chef patenté d'une petite bande de bons à rien, avec sa stature athlétique, sa mèche arrogante, son regard dominateur qui inspire d'emblée crainte et respect aux membres de sa petite troupe, avait heurté sa sensibilité à fleur de peau. Pendant la récréation, ce caïd avait osé demander si le basané de la classe était turc. Le surveillant lui avait répondu :

- Non il n'est pas turc, mais syrien. Il a un prénom, il s'appelle Hassan.

Il s'était alors avancé vers lui et d'une voix stridente, lui avait hurlé :

- Eh toi le terroriste ! Tu es venu manger notre pain, ça te change des galettes.

Alors Hassan s'était jeté sur le cuistre, lui serrant le cou avec une force décuplée par l'envie de lui faire ravalier ses mots, un par un. Sur le moment, il n'avait pas saisi la portée des

paroles de son adversaire, mais il avait voulu laver l'offense ressentie. Le soir, il n'avait rien dit à ses parents.

Depuis, l'année scolaire se poursuit avec une classe divisée en trois clans : le clan de ceux qui ne prennent partie pour personne, ne se sentant concernés ni par la détresse d'Hassan, ni par l'arrogance de Julien ; le clan des partisans de l'agresseur, toujours prompt à le suivre pourvu qu'il dicte ses ordres et laisse éclater sa bravoure ; et le tout petit clan des admirateurs d'Hassan, à vrai dire plutôt de ses admiratrices.

Cela étant, le jeune syrien avance sur le chemin de l'intégration. Caroline, huit ans, la plus jolie fille de la classe, accompagne ses progrès, jour après jour. Il a succombé à la blondeur de la chevelure auréolant son visage de lumière, à son teint nacré, au myosotis de ses yeux. Il dispute de nombreuses parties de dominos avec elle. Il est un vrai champion en la matière. Il est vrai que ce jeu est beaucoup pratiqué en Syrie par les hommes dans les cafés. Ainsi, ils font de nombreuses parties tous les deux. Du coup, il progresse beaucoup en numération, grâce à elle.

Encore à ce jour, le mépris rancunier de Julien vient ternir les journées du jeune émigré. Les adultes du groupe scolaire mettent tout en œuvre pour éviter de nouvelles confrontations. Heureusement, outre le soutien de son amie, il bénéficie de l'appui de Bernard, ancien instituteur, âgé de soixante quinze ans, bénévole dévoué qui aide deux à trois fois par semaine, en début de soirée, les enfants issus de milieux défavorisés, et tout particulièrement ceux des familles d'immigrés, à faire leurs devoirs. Il se montre très compétent et patient, à l'écoute de tous ceux qui sont friands de son savoir et de ses conseils. Aussi, Hassan n'hésite pas à se confier à cet homme au grand cœur qui lui apporte un vrai réconfort dans ses moments de déprime.

Les parents ont maintes fois constaté le comportement préoccupant de leur fils, au retour de l'école. Hassan traverse fréquemment des périodes de régression et d'abattement qui se traduisent par un désintérêt pour les matières scolaires, des pleurs, une grande souffrance et un refus de communiquer. Se sentant impuissants pour lui redonner le goût de vivre comme un garçon de son âge, après en avoir parlé avec l'institutrice et fait le tour avec elle des solutions envisageables, ils ont décidé de lui acheter un jeune chien dont il est devenu fou éperdu. Hassan l'appelle « Alep ».

Il se jette avec passion sur l'animal, enfouissant son visage dans ses poils touffus. Alep lèche le visage de son jeune maître, en signe d'affection partagée. Grâce à son compagnon, Hassan semble retrouver un peu de joie de vivre. Comme à un véritable ami, il lui confie ses satisfactions et ses peines.

En ce mercredi après-midi de février, l'écolier a fini ses devoirs et avancé en lecture. C'est un jour d'hiver pluvieux et désespérant. Il pense souvent au ciel bleu azur de son pays, à ses camarades restés à Alep ou dispersés dans le monde. Il éprouve le besoin de s'évader, de quitter ces quatre murs pour respirer un air plus vivifiant. Que faire dans une cité, quand la possibilité de jouer dehors au ballon ou de s'amuser à d'autres jeux à l'extérieur est devenue illusoire ? Il s'ennuie dans l'appartement, esseulé, comme une âme en peine, Il aurait aimé être invité par les autres élèves de sa classe qui habitent l'immeuble. Presque tous sont plus jeunes que lui, mais ce sont les seuls qu'il côtoie dans la vie courante. Encore faut-il qu'ils acceptent de l'intégrer dans une équipe ! Or, ce n'est jamais le cas.

Aussi, profitant d'une accalmie, il décide de sortir malgré l'averse qui menace. Accompagné de son jeune chien, protégé par son imperméable, il entreprend sa promenade, le nez au vent, contourne l'immeuble et presse le pas sur le sentier qui longe le bosquet, Alep sur les talons.

L'envie d'explorer le milieu qui l'entoure, d'approfondir sa connaissance de cet environnement quasiment inconnu, le pousse sur le chemin de traverse, à la frontière entre son quartier et des espaces agrestes qui se prolongent au loin. Ici ce n'est pas le désert qui jouxte la ville, mais une campagne luxuriante, avec ses champs de céréales et ses prairies verdoyantes. Quels changements par rapport à l'horizon qui était le sien il y a si peu de temps !!!

Il est dans ses rêveries, lorsque l'animal aiguillonné par un bruit perçu de lui seul, en provenance du secteur insalubre, excité, la truffe fébrile, les oreilles en pointe, file comme un éclair et disparaît dans un fourré, laissant son jeune maître pantois, décontenancé et désemparé sur le bord du layon. Reprenant ses esprits, Hassan appelle l'animal du plus fort qu'il peut, réitère ses exhortations à revenir auprès de lui, sans succès. Au bout d'un quart d'heure de ce branle-bas, fatigué, accablé par la disparition de son ami quadrupède, il éclate en sanglots, sans que personne ne l'entende en ces lieux peu fréquentés.

Bien que désespéré, il réalise qu'il lui faut absolument retrouver Alep. Il lui est impensable de rentrer seul à l'appartement, sans son compagnon, objet de toutes ses attentions, cadeau de ses parents qui n'ont pas hésité à sacrifier une partie de leurs économies pour lui venir en aide.

Alors, dans un élan rageur, après avoir essuyé les larmes qui coulent sur son visage, il entreprend de se faufiler entre les tentacules de la pieuvre végétale, dans les méandres de la forêt hostile. A genoux, rampant la plupart du temps, il progresse sous les ronces, évitant du mieux qu'il peut les ajoncs qui lui labourent les mains et la figure et parvient enfin en un endroit plus dégagé, au prix d'efforts colossaux. Là, il se redresse et regarde autour de lui. Mais il n'aperçoit toujours pas Alep. Mettant les mains en porte-voix, il lance de nouveaux appels qui se répercutent en écho, d'arbre en arbre, comme l'onde au fil de la rivière. Ensuite, il écoute le silence qui succède à cette résonance.

Tout à coup, il lui semble percevoir un gémissement à quelques mètres sur sa gauche. Alors, reprenant son calme, il articule le nom de l'animal pour le rassurer, lui parlant à distance, dans un brassage dialectique de mots français et arabes. Il se dirige à quatre pattes en direction de l'endroit d'où provient la plainte. Pour finalement arriver auprès de l'animal pris dans les griffes d'un roncier dédaléen. Avec minutie et patience, il démêle tous les liens qui emprisonnent l'animal, accrochés dans sa toison, pour finalement le libérer. Les retrouvailles sont émouvantes, les deux comparses se congratulant à n'en plus finir. Quelle joie de se retrouver après l'épreuve de cette séparation douloureuse !!!

En se retournant pour prendre la direction inverse, Hassan distingue une petite masse sombre aux contours indéterminés, dans un buisson peu éloigné. La curiosité prenant l'avantage sur la prudence qui lui dicte de revenir rapidement sur ses pas, dès lors que l'obscurité l'emporte sur la clarté en cette fin de journée, il s'approche au plus près d'une sorte de caisse en bois, aux parois disjointes et vermoulues. Quelques pierres plates destinées à maintenir le couvercle sont encore installées par dessus.

Après avoir retiré les lauses, Hassan enlève les planches et accède avec ses mains à l'intérieur. Il découvre des compartiments verticaux juxtaposés totalement moisis. Quelques coulures de miel subsistent sur les cadres alvéolés en piteux état. Cette structure correspond manifestement à une ancienne ruche. A présent, aucune colonie d'abeilles n'est implantée dans cet antre abandonné.

Portant ses yeux vers le fond de cet agencement, son attention est attirée par un halo bizarre et intrigant, un reflet sur une pièce métallique. Désireux d'en connaître plus, le jeune émigré procède au démantèlement complet de ce qu'il reste de la ruche originelle. Il retire un à un les morceaux de bois, d'autant plus facilement qu'une simple pression du bras suffit la plupart du temps pour casser l'ensemble qui ne résiste pas. Arrivé au plateau support, lui aussi attaqué par la vermine, il observe qu'une ouverture a été pratiquée en son milieu, permettant l'accès à une excavation façonnée dans le sol. Et là, enveloppés dans de vieux draps ou ce qu'il en reste, Hassan découvre toutes sortes d'armes : fusils, gros coutelas, cartouches et autres accessoires. Un vrai trésor pour la guerre, et la guerre, Hassan connaît, malheureusement.

Durant tout le temps que dure cette opération, le chien est assis sur son arrière-train, les oreilles aux aguets, attentif aux manipulations effectuées par son sauveteur, décidé à attendre calmement l'ordre du départ. Occupé à répertorier les divers objets entreposés, dans un état de surexcitation, Hassan ne fait plus attention aux minutes qui s'égrènent inexorablement. Il ne réagit pas lorsque la nuit tombe et le froid devient mordant. Maintenant, il ne distingue plus les formes qui l'entourent. C'est le noir complet. Il est pris au piège et ne peut retourner sur ses pas, sauf à se perdre à coup sûr dans les lacis des fourrés.

Après avoir remis à tâtons les armes dans la fosse, le jeune garçon confectionne tant bien que mal un abri de fortune avec les débris éparpillés autour de lui. Il s'y installe du mieux qu'il peut. Alep blotti contre sa poitrine lui apporte sa douce chaleur et lui permet de supporter le froid. Les lieux sont déserts, il a peur. Inutile de crier, seule la nuit glaciale pourrait recueillir ses cris et les aboiements de son compagnon. Ainsi, ils attendent le petit matin, le chien réchauffant son petit maître, lui évitant de la sorte une grave hypothermie.

Ne voyant pas rentrer leur fils à la nuit tombée, les parents s'inquiètent. Ils tentent néanmoins de dissimuler leur angoisse, en patientant quelques minutes de plus. Mais à la fin, à vingt heures passées, après avoir questionné les voisins et leurs gamins pour savoir s'ils avaient vu Hassan dans l'après-midi, le père décide de se rendre au commissariat le plus proche, pour déclarer la disparition de l'enfant. Les policiers rassurent l'homme et promettent d'engager les recherches, le lendemain matin, dès que le jour sera levé.

Après une nuit blanche, sa mère bouleversée part annoncer au directeur de l'établissement scolaire que son fils a disparu la veille et qu'il sera vraisemblablement absent toute la journée.

A l'annonce de cette nouvelle, les enfants de la classe réagissent avec inquiétude. Julien blêmit. Il a en quelque sorte perdu son ennemi héréditaire, son double inversé, aussi brun que lui est blond, aussi fluët que lui est costaud. Il lui est difficile de se passer de la présence du jeune syrien.

Pendant ce temps, les recherches sont organisées. Une équipe est chargée de prospecter le secteur autour du bois. En entendant les bruits émis par les secours, malgré son état de faiblesse extrême, Hassan parvient à s'extraire de son abri de fortune et lance des appels de détresse pour signifier l'endroit où il se situe. Une communication orale s'instaure et permet aux sauveteurs d'organiser la récupération de l'égaré et de son compagnon. Reprenant le chemin inverse, sur les genoux, se faufilant dans le magma végétal, Alep en éclaireur, le disparu parvient enfin à rejoindre le sentier. Fatigué, mais sain et sauf, il s'écroule dans les bras de ses parents qui le cajolent et le réconfortent par des gestes d'amour d'une grande intensité. Immédiatement pris en charge, il est conduit à l'hôpital. Dans l'ambulance, Hassan pleure, il ne veut pas être séparé de son animal. Son père parvient à le rassurer et ramène le quadrupède à l'appartement.

Durant son hospitalisation, Hassan reçoit la visite de Caroline, sa meilleure amie de l'école. Il en profite pour narrer son aventure et le secret de sa découverte. Celle-ci lui conseille d'en parler dès que possible à Bernard. C'est le seul qui peut lui préciser la meilleure attitude à adopter dans ces circonstances. De retour à l'appartement, suite à son rétablissement, avec le soutien des parents, il s'attache à prendre contact avec Bernard. Au cours de l'entrevue, il se confie sur sa découverte. L'ancien instituteur l'écoute avec attention, réfléchit un court instant et lui fait part de son analyse.

- Hassan, tu as eu raison de me parler de ta trouvaille. Je crois connaître l'histoire de cette cache. Durant la seconde guerre mondiale, les soldats allemands, aux ordres des responsables de la gestapo, milice nazie, faisaient régner la terreur sur la population dans les pays envahis. C'était le cas en France. Un jour, l'ordre fut donné à toute personne détentrice d'armes de les remettre aux autorités occupantes, sous peine de subir les pires sanctions en cas de désobéissance, peines pouvant aller jusqu'au poteau d'exécution. Nombreux furent ceux qui obtempérèrent de peur d'être pris en flagrant délit d'insoumission, voire d'être dénoncés à l'ennemi par des individus peu scrupuleux. Certains préférèrent prendre le risque de les conserver en les cachant dans des lieux divers. En ce temps-là, la ville n'avait pas encore pris l'extension que l'on connaît actuellement. La cité ouvrière n'existait pas. Seuls des champs et

des bois prospéraient à l'endroit. C'étaient des agriculteurs qui possédaient ces domaines et la forêt dans laquelle tu as passé la nuit appartenait aux propriétaires de la maison abandonnée située en lisière. Avec quelques autres, ils avaient caché leurs armes, essentiellement constitué de fusils de chasse, dans cette ruche au cœur du bosquet. L'idée était de rendre cette cachette inviolable, grâce aux abeilles qui en défendaient l'accès. A la fin de la guerre, les premières préoccupations ne furent pas de reprendre possession de ces biens. Par la suite, les occupants de la vieille maison, très âgés, sont décédés, sans héritiers directs pour continuer l'exploitation agricole. La ruche fut oubliée, les armes aussi et la forêt resta à l'abandon. Et toi, grâce à ton chien, tu as mis en exergue un épisode douloureux de notre histoire de France. Dans ton pays, la guerre est également atroce. Si tu es ici, c'est à cause de ces événements tragiques. Les guerres sont stupides !!!

- Maintenant, je t'invite à suivre mon conseil : je ne souhaite pas que des personnes mal intentionnées, ayant appris l'existence de la cache, fassent main basse sur ces armes, bien qu'elles soient en mauvais état. Ce qui se passe dans le quartier m'inquiète, les rixes entre bandes rivales m'exaspèrent. Aussi, je te propose de t'accompagner demain au commissariat, après l'école, pour y faire ta déposition. La police se chargera de mettre en lieu sûr les pièces découvertes et tu seras exempt de tout reproche par la suite. Je te soupçonne de préférer la paix à la guerre, n'est-ce pas !!! Continue ainsi, mon ami.

Hassan acquiesce à ces propos et donne son accord sur les démarches préconisées. Il indique qu'il se tient à la disposition des autorités compétentes pour livrer son secret. Cette découverte ne doit pas être divulguée. Motus et bouche cousue !!! Ainsi, fut-il fait.

Lorsque le jeune imprudent revient à l'école, il est accueilli avec chaleur par l'enseignante et acclamé par les élèves. Julien lui tend sobrement la main. Hassan saisit la main tendue. Ils se donnent une accolade, en signe de paix.